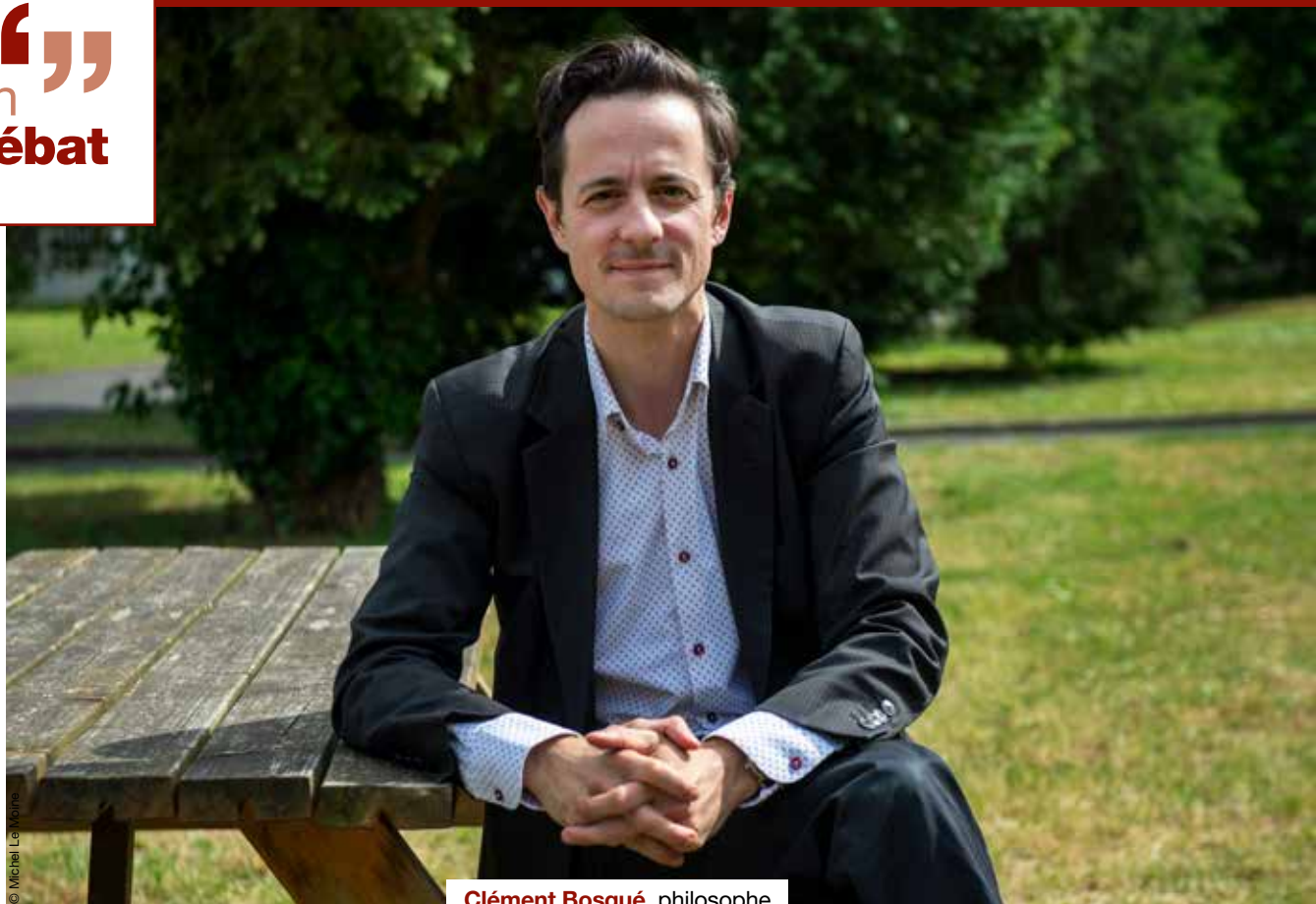




Clément Bosqué, philosophe

Quelle place de la philosophie dans le travail social ?

Dans un ouvrage récent, Clément Bosqué, philosophe, spécialiste de l'éthique et du management, revient sur les bénéfices de la philosophie pour les acteurs des solidarités. Une discipline pour sortir de l'impasse...

Union Sociale: Qu'est-ce qui vous a poussé à écrire cet ouvrage sur la place de la philosophie dans le travail social ?

Clément Bosqué: J'ai seulement coordonné l'ouvrage, et en ai coécrit une préface avec Ada Loiret. Hommage soit ici rendu aux auteurs, qui donnent la chair de l'ouvrage. J'avais envie de mettre en lumière les apports féconds entre ces deux disciplines, envie de rendre compte d'une diversité de manières de faire de la philosophie en travail social. Deux pratiques, deux disciplines qui ne cessent de chercher, de se chercher des fondations, de

reprendre « à la racine » la question de leur raison d'être. C'est ce questionnement lancinant qui les rend vivantes, jamais satisfaites d'elles-mêmes. C'est étonnant qu'en dehors de certains travaux bien connus la littérature ne soit pas plus développée de ce côté. Personnellement, depuis quelques années, j'essaie de défricher la question de l'éthique, notamment appliquée à l'activité du management. Qu'est-ce que cela donne, la philosophie appliquée à la vie de directeur ou de cadre ? La vie telle qu'elle est réellement vécue, et non seulement telle qu'elle devrait

être ? C'est ce que j'ai tâché d'explorer dans une série d'ouvrages. Je ne donne pas de « cours » sur le management, ni ne préconise de bonnes pratiques. Tout au plus, j'invite à une forme de sagesse pratique, démarche que les Anciens appelaient : « protreptique ».

Union Sociale: Quels peuvent-être les apports de la philosophie pour les acteurs de la solidarité ?

Clément Bosqué: Philosophie et travail social ont en commun d'être des pratiques, et non seulement des « corpus » de textes ou de théorie.

Après tout, penser est aussi une pratique ! C'est pourquoi j'aime à dire que l'éthique se fait à la première personne, du singulier ou du pluriel. On pourrait dire d'elle ce que Flaubert disait de l'inspiration : « L'inspiration consiste à se mettre à sa table de travail tous les jours à la même heure. » Le travail social, quant à lui, peut s'enrichir d'une discipline qui est par excellence la discipline de la pensée. En effet, la philosophie permet de formuler des représentations de l'action, des modélisations, avant d'entrer dans le jugement, avant que ne viennent la décision, le plan d'action. Je crois que nous souffrons de « plan-d'actionnisme » aiguë. La philosophie est un bon antidote à cela, car elle « donne à penser », pour reprendre une formule de Ricoeur. Penser me permet de me décaler, de me situer autrement, d'entrevoir ce qui ne dépend pas de moi, mais aussi de voir de quelle manière ma conduite, mes dispositions, mon « hexis », disaient les Grecs, influent sur une situation.

Union Sociale : La philosophie est peu présente dans la formation initiale des travailleurs sociaux. Comment expliquer cette carence ?

Clément Bosqué : On trouve bien, ici et là, quelques heures, quelques modules, animés par des passionnés qui font vivre la philosophie dans les établissements de formation. Je pense notamment à ce qui se fait à l'IRTS Île-de-France Montrouge Neuilly-sur-Marne. Mais il est vrai qu'on peut diversement apprécier la « plus-value » de la philosophie. D'aucuns estiment, ici ou là, qu'on peut « s'en passer ». Vladimir Jankélévitch, un de mes philosophes préférés parmi ceux qui ont marqué le XX^e siècle, disait qu'on peut vivre sans philosophie,

« La philosophie permet de formuler des représentations de l'action, des modélisations, avant d'entrer dans le jugement, avant que ne viennent la décision, le plan d'action. »



© Michel Le Moine

comme d'ailleurs on peut vivre sans musique. Mais moins bien ! Dans les parcours de formation des professionnels, historiquement, la préséance a été donnée aux sciences humaines qui regardent, pour reprendre Durkheim, « les faits sociaux comme des choses », dans une visée explicative. Il faut aussi compter avec le primat de la psychanalyse. Disciplines fort honorables ! Mais le risque est, selon moi, celui d'une pensée catéchétique qui ne dit pas son nom. Au contraire, la philosophie ne vous dit pas quoi penser. Elle équipe d'outils pour penser. Elle n'est pas un savoir sur (je songe au mot de Lacan et au « sujet supposé savoir »), mais une pratique par laquelle la raison « inquiète la raison » elle-même, dit Bachelard. Elle nous permet de mieux savoir de quoi on parle. Aujourd'hui, on dit « bientraitance », « éthique », « care », « dignité » comme on enfilerait des perles, en mettant un mot pour un autre... Comme dit Husserl dans ses Méditations cartésiennes, « le langage commun est fuyant, équivoque, trop peu exigeant quant à l'adéquation des termes ». La philosophie est un remède à notre usage paresseux des mots.

Union Sociale : Existe-t-il une philosophie du travail social ? Quels seraient ses contours ?

Clément Bosqué : Je réponds abruptement : non. J'espère qu'il n'y a pas

une philosophie, mais une pluralité infinie de façons de prendre le sujet. Une philosophie n'est pas une doctrine. Elle ne saurait se compiler ni faire effet de prescription, à l'instar des recommandations de bonnes pratiques de la Haute Autorité de santé (HAS) ou des articles du Code de l'action sociale et des familles. Oui, la philosophie peut prendre la forme d'une réflexion sur la pratique. Or, la pratique est toujours située. Le travail social a dans son « ADN » l'articulation de la pratique et du discours sur la pratique. On pense à des « valeurs » telles que : accompagnement, relation d'aide, relation à autrui comme individu et comme membre d'un collectif. Dans son essence, le travail social peut donc reprendre la phrase de Lévinas : « l'éthique comme philosophie première ». Le travail social est par essence réflexif : il regarde et reprend, analyse sa propre pratique. Cela fait partie de sa culture, de sa déontologie. En cela, il est profondément compatible avec la philosophie.

Union Sociale : Dans un secteur de la solidarité de plus en plus protocolisé, comment faire de la place au questionnement nécessaire à toute démarche philosophique ?

Clément Bosqué : Justement, l'éthique n'est pas la prescription. Un directeur de services qui essaie d'animer les instances éthiques de son établissement me le disait l'autre jour : que pouvons-nous faire de plus que de répéter les recommandations de la HAS ? Et puis, il faut le dire : l'éthique ne sert pas qu'à résoudre des dilemmes. Les situations ne sont pas toujours dilemmatiques ! L'éthique sert à rouvrir des options. Quand je crois n'avoir le choix qu'entre A ou B, également valables ou également néfastes, je peux

Qui est-il ?

Diplômé en philosophie à l'Université Gustave Eiffel, doctorant, **Clément Bosqué** est intervenant et conférencier indépendant depuis 2025. Pendant douze ans, il a occupé des fonctions de manager et de dirigeant, dans des établissements sociaux, la formation professionnelle et l'enseignement supérieur. Il est actuellement consultant pour le cabinet Noetic Bees.



© Michel Le Moine

« Une philosophie n'est pas une doctrine. Elle ne saurait se compiler ni faire effet de prescription, à l'instar des recommandations de bonnes pratiques. »

▷ m'apercevoir qu'à bien y regarder, il y a C, D, E... que je n'avais pas aperçus de prime abord. L'éthique doit permettre de donner un éclairage, de mieux comprendre la question, plus encore que de donner une réponse. La réponse viendra ! L'éthique permet de mieux habiter son action. J'aime bien rappeler que le mot « ethos » provient du grec ancien, qui signifiait à l'origine « demeure », « lieu où l'on habite », avant de prendre le sens de « manière d'être », « caractère » ou « disposition ». Et puis, le questionnement philosophique, éthique par exemple, n'est jamais fini, jamais définitif. Certes, il ne suffit pas de répéter comme un mantra « il faut se questionner », en faisant mine d'ouvrir des portes sans oser les franchir, sans commencer réellement à entrer dans un questionnement ! À l'inverse, une autre erreur serait de vouloir clore une bonne fois pour toutes les questions. Cette attitude est très anti-philosophique. Il est bon que la pensée demeure « quelque part dans l'inachevé », disait Jankélévitch.

Union Sociale: Quelles pourraient être les différences et les possibles points de convergence entre une démarche philosophique et une démarche éthique ?

Clément Bosqué: Je pense que les démarches ne sont pas parallèles ou équivalentes: une démarche éthique ne peut être valable sans philosophie. C'est la devise de l'École d'éthique de la Pitié-Salpêtrière à laquelle j'appartiens, et celle de mon maître, le Professeur Éric Fiat. Ma conviction est qu'on réduit trop souvent l'éthique

à une référence à des « principes » ou « valeurs » dans un déontologisme assez stérile. Que veulent réellement dire « humanité », « dignité » ? Qui osera ne pas endosser ces grands mots ? D'autre part, on verse bien vite dans le conséquentialisme à tous crins: il faut « faire » quelque chose; qu'est-ce qu'on fait ? Une démarche éthique et philosophique, ou philosophique, donc éthique, permet de se poser des questions un peu différemment. Nous avons prononcé tout à l'heure le mot « théorie ». Eh bien, faire de la bonne théorie, c'est, au plus proche de son étymologie, theorein: voir ce qui est, ce qui se joue essentiellement dans une situation. Jusqu'à un certain point, et sans verser aucunement dans l'ésotérisme, la philosophie est une « méthode de méditation », pour reprendre le titre d'un ouvrage de Georges Bataille. N'oublions pas, enfin, que la philosophie est vaste et ne se limite pas à l'éthique. Il est de nombreux points de vue, de nombreuses pratiques.

Union Sociale: Le besoin de philosophie apparaît aux époques de transition, lorsque les hommes n'ont plus confiance en la stabilité du monde et dans le rôle qu'ils y jouent, affirme Hannah Arendt. Ce constat est-il selon vous d'actualité ?

Clément Bosqué: C'est une grave question. Alfred de Vigny disait « qu'il faut aux époques de transition des symboles préservateurs: dieux, rois, empires ». Cela veut dire qu'aux époques de transition, nous allons chercher à nous rassurer avec les choses les plus pérennes, les moins sujettes à l'aléa,

aux effets de mode, peut-être, au fond, les plus solides ! Certainement, la philosophie compte parmi ces choses-là. D'un autre côté, méfions-nous, car nombreuses sont les forces qui œuvrent pour nous dissuader de penser, d'habiter notre intériorité, de cultiver cette exigeante « force d'âme » qui fait l'objet de mon travail de doctorat en philosophie. Je défends en tout cas l'idée que la philosophie est essentiellement *open source* et n'a pas vocation à n'être qu'une discipline d'université.

Union Sociale: Dans une récente intervention au Congrès de la Fnadepa, vous avez rappelé la nécessité pour les travailleurs sociaux de rêver. Pour quelles raisons ?

Clément Bosqué: Le rêve n'est pas ce qui permet de s'échapper du réel, ni simplement de reconduire une « téléologie », une grande visée d'émancipation collective. J'ai dit aux congressistes qu'il ne fallait pas, comme on nous l'assène, « croire en ses rêves », mais « rêver ce que nous croyons ». Non pas annexer le rêve à notre logiciel productiviste, rationnel et déductif, qui nous configure pour dire, comme le protagoniste du roman de Jules Verne *Le Tour du monde en 80 jours*: « l'imprévu n'existe pas ». Nous sommes programmés pour programmer: c'est cela qui nous tue ! Mais, au contraire, réapprendre à voir le réel dans sa richesse, dans les plis de son étoffe. Pour reprendre la célèbre phrase de Prospero dans *La Tempête*, de Shakespeare: « Nous sommes de l'étoffe dont sont faits les rêves. » ●

**Propos recueillis
par Antoine Janbon**

Pour plus d'informations :

Philosopher en travail social : pourquoi et comment ? sous la direction de Clément Bosqué et Ada Loiret, Éditions Champ social, novembre 2024, 152 pages.